

CINÉMA

Tourner dans les traces d'un génocide

Page E 2



DE VISU

De l'influence des blocs Léo sur la génération X...

Page E 4



LE DEVOIR



Seize ans après que Tim Burton eut ravalé la façade du mythe, *Batman Begins*, un (grand) film noir signé Christopher Nolan, nous raconte la genèse de l'homme chauve-souris. Mais d'abord, un brin d'histoire...

MARTIN BILODEAU

1978: le triomphe inédit de *Superman*, de Richard Lester, inaugure ce qui allait, mais plus tard, devenir un genre au cinéma: le film de superhéros. 1989: avec *Batman* de Tim Burton, l'imaginaire du genre prend forme, à quelques années-lumière de Krypton. 2002: *Spider-Man* s'enfuit littéralement avec la caisse en générant des revenus qui dépassent le milliard de dollars. Depuis, la fiancée hollywoodienne n'a de cesse de renouveler ses vœux, tous les deux ou trois mois, avec le surhomme. Pour le meilleur (*Hulk*) et pour le pire (*Daredevil*).

En cette époque d'incertitude politique, de catastrophes écologiques et de débâcles socioéconomiques, les superhéros ont la cote. Il faut remonter aux années 30 pour retrouver semblable convergence de symptômes. Pas étonnant que le surhomme, ou «l'homme sans Dieu», soit né de l'imaginaire meurtri de la Crise et de l'inquiétude suscitée par l'imminence de la Deuxième Guerre mondiale. Superman et Batman, en effet, sont nés en 1938 et 1939, respectivement, sous la bannière de Detective Comics (ou DC Comics).

Film noir

L'essayiste britannique Peter Conrad estime toutefois qu'avant de naître, le superhéros a été rêvé par Nietzsche dans son poème philosophique *Ainsi parlait Zarathoustra*. «L'affiche de la première adaptation cinématographique de Superman, avec Christopher Reeve, voulait nous faire croire que l'homme peut voler. C'était là l'objectif premier de Zarathoustra: lancer en orbite l'ego de l'homme désinhibé», écrivait l'auteur en novembre dernier dans le journal anglais *The Observer*.

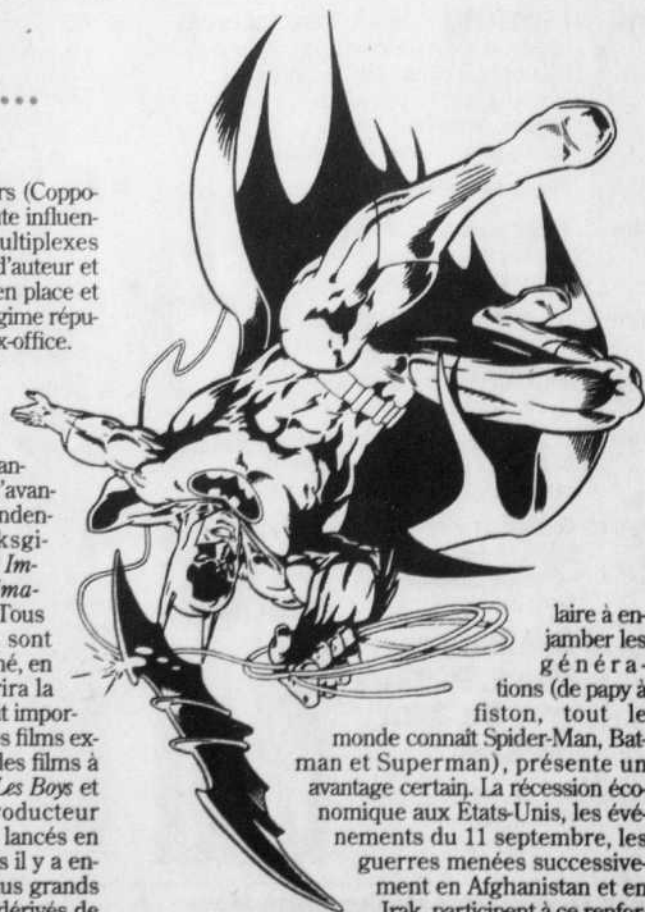
Mais revenons au cinéma, et aux préoccupations, disons, plus industrielles que philosophiques, qui animaient Hollywood au tournant des années 90. Outre

l'ultra-populiste Spielberg, les grands auteurs (Coppola, Scorsese, Pollack, Lumet) ont perdu toute influence sur les studios. Simultanément, les multiplexes naissants creusent l'écart entre le cinéma d'auteur et les gros canons. L'artillerie lourde se met en place et les studios, au sortir de douze années de régime républicain, n'ont plus qu'une cible en tête: le box-office.

Batman est un homme solitaire et misanthrope

Inspirés par les succès-surprises qu'ont remportés *Star Trek*, *Rambo* et *Beverly Hills Cop*, les studios amorcent la production massive de films à franchises, réservant des années à l'avance les dates maîtresses (Independence Day, Memorial Day, Thanksgiving) pour y poser leurs *Mission: Impossible*, *Jurassic Park*, *101 Dalmatiens*, *The Mummy*, *Scream*, etc. Tous ces films, et combien d'autres, sont imaginés, produits, mis en marché, en prévision d'un succès qui ouvrira la voie à de nouveaux épisodes. Fait important à signaler: dans le top-100 des films exploités au Québec, pas moins de 50 sont des films à franchises — parmi lesquels on retrouve *Les Boys* et *Elvis Gratton*, que le distributeur et producteur Christian Larouche (de Christal Films) a lancés en s'appropriant la méthode américaine. Mais il y a encore plus étonnant. Au tableau des 100 plus grands succès de box-office au Québec, dix sont dérivés de bédés (source: Cinéac). *Spider-Man* occupe la deuxième place de ce palmarès, avec des recettes de 11 millions. *Spider-Man 2*, en septième position, en a récolté 9,4. Si bien qu'au total, les Québécois ont dépensé quelque 20,4 millions de dollars pour célébrer les aventures de l'homme-araignée et de son alter ego Peter Parker, soit une somme supérieure à celle que nous avons collectivement engloutie dans *Titanic* (19,7 millions).

Dans pareil contexte, l'attrait de la bande dessinée et des superhéros, seul phénomène de culture popu-



laire à enjambrer les générations (de papy à fiston, tout le monde connaît Spider-Man, Batman et Superman), présente un avantage certain. La récession économique aux États-Unis, les événements du 11 septembre, les guerres menées successivement en Afghanistan et en Irak, participent à ce renforcement de la mythologie du superhéros rédempteur — incarnation moderne de mythes qui remontent à la Grèce antique.

Si les spécialistes tentent désespérément d'expliquer le phénomène (Internet regorge d'études en tous genres sur le sujet), Hollywood se contente de réagir. Et d'encaisser. À la fin des années 1990, voyant les superhéros domestiquer le grand écran (dont *Men in Black*), Marvel Comics, rivale de DC



PHOTOS: SOURCE WARNER BROS. 2005

Culture

BATMAN

SUITE DE LA PAGE E 1

Comics (lieu de naissance et de croissance de Batman et de Superman), crée sa propre maison de production, Marvel Entertainment. En sortent *Blade*, *X-Men*, *Elektra* et, surtout, *Spider-Man*, seul sous-produit Marvel qui a jusqu'ici donné lieu à une franchise. *Fantastic Four*, prévu sur nos écrans début juillet, entend générer le même impact, non sans du même souffle régler son compte à *Batman Begins*.

Marvel a intérêt à se lever de bonne heure si elle veut éclipser ce stupéfiant film noir, qui d'entrée de jeu révèle à tous les néophytes ce que les connaisseurs savaient déjà: Batman, alias Bruce Wayne, n'est pas un superhéros. Aucun de ses pouvoirs n'étant surnaturels, ses armes se résument à sa volonté et à son ingéniosité scientifique — elle-même pulsée par les millions que Wayne a reçus en héritage.

Un misanthrope

Bob Kane avait 22 ans lorsque DC Comics lui commanda la création d'un surhomme qui serait aussi puissant et attrayant que Superman. L'homme chauve-souris lui aurait été inspiré par des croquis de Leonard de Vinci, un film muet (*The Bat Whisperer*) et le masque de Zorro. Créature de la psychanalyse (au même titre qu'Hitchcock s'est inspiré des théories de Freud), Batman puise sa force et son courage dans deux traumatismes qui se télescopent dans son subconscient, illustrés dans *Batman Begins* avec une élégante sobriété: sa chute dans un puits rempli de mammifères ailés puis le meurtre de ses parents, survenu sous ses yeux — et, pen-



Batman, alias Bruce Wayne, n'est pas un superhéros. Aucun de ses pouvoirs n'étant surnaturels, ses armes se résument à sa volonté et à son ingéniosité scientifique.

se-t-il, par sa fauté.

A l'inverse d'un Superman humaniste et un brin utopiste, Batman est un homme solitaire et mi-

santhrope. Ses motivations profondes sont avant tout personnelles, liées pour la plupart à la mort de ses parents. Laquelle

symbolise pour lui le premier symptôme de la décadence de Gotham, mégacité livrée aux mains d'un maire corrompu (Tom Wil-

kinson). Ce dernier (la fictionnalisation «bushienne» la plus subtile à ce jour) sera d'ailleurs l'un des principaux adversaires de Batman

(magnétique et raffiné Christian Bale) qui, à l'heure où son mentor trahi (Liam Neeson) revient lui demander des comptes, s'humanise auprès d'Alfred (Michael Caine, très juste), le majordome qui l'a élevé, et Rachel (Katie Holmes), procureure incorruptible dont la main juridique constitue le prolongement de la sienne, justicière.

On ne peut que donner raison à l'auteur de *Memento* et *Insomnia* dans son choix de ne pas projeter dans le futur la saga Batman — saga d'ailleurs rancie par deux épisodes médiocres signés Joel Schumacher (*Batman Forever* et *Batman & Robin*). En remontant à la source de l'identité de Wayne et à la genèse du justicier, Nolan a fait table rase pour créer un univers expressionniste aux antipodes de l'autre, si baroque, inventé par Tim Burton. Reste maintenant à savoir si l'exigence et la rigueur dont *Batman Begins* fait preuve survivra à la menace d'un éventuel *Batman Continues*.

Collaborateur du Devoir

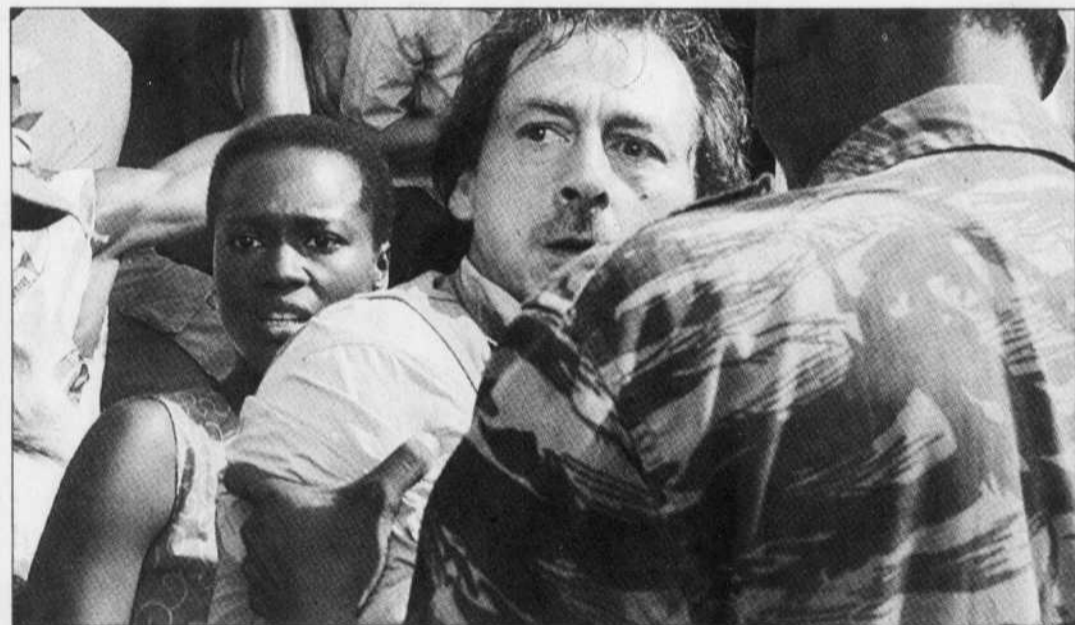
BATMAN BEGINS (BATMAN: LE COMMENCEMENT)

De Christopher Nolan. Avec Christian Bale, Michael Caine, Liam Neeson, Katie Holmes, Morgan Freeman, Cillian Murphy, Gary Oldman, Ken Watanabe. Scénario: Christopher Nolan, David S. Goyer, d'après le personnage créé par Bob Kane. Image: Wally Pfister. Montage: Lee Smith. Musique: James Newton Howard, Hans Zimmer. États-Unis, 2005, 135 minutes.

CINÉMA

Sur les traces du génocide

De l'étrangeté de tourner en Afrique... et encore plus au Rwanda



VERO BONCOMPAGNI

Luc Picard, lors du tournage d'*Un dimanche à Kigali*.

ODILE TREMBLAY

Ces collines verdoyantes, cultivées sur presque tout le territoire rwandais, buvaient le sang d'un génocide il y a onze ans à peine. Quelque 800 000 morts en cent jours, sans chambres à gaz ni instruments de torture sophistiqués. Mais des machettes et des gourdin.

Ces figurants qui jouent les assassins sont parfois des survivants tutsis encore endeuillés. Pour 20 \$ par jour, il faut les voir brandir des machettes, se coucher pour jouer les morts. Non! Ce tournage à Kigali n'est pas un plateau comme les autres...

Adaptation du roman de Gil Courtemanche *Un dimanche à la piscine à Kigali*, le film de Robert Fa-

vreau recrée la barbarie sur les lieux mêmes du crime. Génocide en arrière-scène, le film dont nous avons suivi une partie du tournage raconte les amours de Gentille (Fatou N'Diaye), serveuse à l'Hôtel des Mille Collines, et du journaliste Valcourt (Luc Picard), témoin impuissant des massacres, jusqu'au dénouement fatal. Durant ce séjour, Gil Courtemanche a appris que Gentille (qui ne fut pas dans la vraie vie son épouse) n'était pas morte mais vivait désormais à Kampala, la capitale de l'Ouganda.

Etrange plateau sur lequel la vérité d'hier devenait l'irréalité d'aujourd'hui. L'Hôtel des Mille Collines loge jusqu'en juillet l'équipe d'*Un dimanche à Kigali*.

VOIR PAGE E 3: KIGALI

Tout le Québec fête
en Outaouais cette année!

Les grandes festivités
nationales du Québec

Cinq journées remplies... À CRAQUER!

Au parc des Cèdres, dans le secteur Aylmer, près du port de plaisance du lac Deschênes, et aux autres endroits indiqués. Tous les après-midi, de nombreuses activités en plein air!

Du mercredi 22 au dimanche 26 juin

De 12 h à 23 h PARC DE MANÈGES :
l'entrée au parc de manèges (mais non les manèges) est gratuite en tout temps.

Jeu de 23 juin La veillée de la Saint-Jean

18 h LES VIOLONS EN FÊTE

19 h 45 ALAIN LAMONTAGNE
Un jeu d'harmonica et de pieds incomparable!

21 h DISCOURS PATRIOTIQUE
Serge Dion, poète

21 h 45 LA BOTTINE SOURIANTE

23 h 15 FEU DE LA SAINT-JEAN
en hommage à Pierre McNicoll

Vendredi 24 juin La fête nationale du Québec

11 h MESSE DE LA SAINT-JEAN EN PLEIN AIR
et miniconcert au parc de l'Imaginaire

13 h L'ÉCODÉFILÉ : ON PEUT GAGNER DES PRIX!
Défilé écologique (non motorisé) vers le parc des Cèdres... Thème : Tout le monde fête.
Thème musical : Le tintamarro.
Costume : Bleu! Bleu! Bleu!
Rassemblement : Super C aux Galeries Aylmer

14 h MICHELINE SCOTT ET SES ÉLÈVES

15 h MONOCYCLISME ET JONGLERIE
Jean-Guy Beaudry sur une seule roue!

16 h IL Y A DE LA MAGIE DANS L'AIR
Le Festival de montgolfières est de la fête!

18 h JULIE ANNE ET SES MUSICIENS
Un tout nouveau spectacle rock

19 h 45 « QUÉBEC, JE ME SOUVIENS »
De Dubois à Charlebois en passant par Pagliaro, Marjo et plusieurs autres

21 h 15 DISCOURS PATRIOTIQUE
Estelle Desfossez, présidente sortante du Salon du livre de l'Outaouais

21 h 45 OFFENBACH EN FUSION AVEC
MARTIN DESCHAMPS ET LE VIC VOGEL
BIG BAND

23 h 15 FEU DE JOIE
en hommage à Paul Latreille

Samedi 25 juin Hommage au peuple acadien

Commemoration du 250^e anniversaire de la déportation acadienne.

18 h L'ACADIE EN FÊTE!

19 h 45 KENNETH SAULNIER ET SES MUSICIENS
L'Acadie endiablée!

21 h 45 1755 : UN GROUPE PUREMENT ACADIEN

Dimanche 26 juin L'été, ça se fête!

13 h TESTS DE SON

18 h CHAKIDOR
Du chien dans le corps!
SOUPER CHAMPÊTRE
Profitez des kiosques alimentaires.

19 h 45 PHILOSONIC
Du pop au rock au reggae

21 h 45 ÉRIC LAPOINTE
De l'énergie à faire disjoncter la place!
L'explosion totale!
Lapointe au sommet de sa forme...

Spectacles : gratuit jusqu'à 17 h 30, soirée : 8 \$

Entrée gratuite pour les moins de six ans (preuve d'âge obligatoire)

vous y amène! Service de navettes du 23 au 26 juin

• Galeries Aylmer - Parc des Cèdres : service gratuit de 18 h 45 à 23 h 45. • Promenades de l'Outaouais - Parc des Cèdres : 2,50 \$ - Le retour est gratuit.

On se renseigne : www.sto.ca ou 770-3242.

N. B. Il est déconseillé d'apporter de l'alcool et des contenants en verre au parc des Cèdres. En cas de pluie (parapluie, imperméable, etc.), les spectacles auront quand même lieu aux heures indiquées.

C. P. 449, succ. Aylmer, Gatineau (Québec) J9H 5E7
Tél. : (819) 684-8460 - Téléc. : (819) 684-5902
Courriel : imperatif@imperatif-francais.org
Site : http://www.imperatif-francais.org

Toute reproduction ou diffusion de ce programme sera fortuitement appréciée.
Merci à l'avance!

OUTAOUAIS
vivez-le!

L'Outaouais en fête, les grandes festivités nationales du Québec, remercie :

Vos Super C de l'Outaouais, Caisse Desjardins de l'Outaouais, Réno-Dépôt, Benoît Pelletier - ministre, Galeries Aylmer, Le Crêpe restaurant terrasse, Charlotte l'Écuyer - députée, Subway, Association unie, FTD, Promenades de l'Outaouais, Alliance de la fonction publique du Canada, Office-Mart, Club Richelieu Aylmer, CSN, Carrefour Jeunesse Emploi, École polyvalente Le Carrefour, Rôtisserie Saint-Hubert, Pharmacie Jean Couto, Résidence Le Monastère, Eskalad communication design, Université du Québec en Outaouais, Épicerie SOL, Bulletin d'Aylmer, Courchesne et Fortin - arpenteurs-géomètres, Construction Lafarge Québec Inc., REMAX Direct, Super Club Vidéotron, Transport Thom, Copie Conforme, Diffusart international, Messageries dynamiques, GCS Construction Rénovation, Restaurant Le Rendez-vous, Manoir Lavigne SENC, À l'Échelle du Monde, Manon Vallant - conseillère placements, Groupe conseil Genivar, Vice Versa, Aylmer TV, Matelas Lapensée, Café Moca Loca, Écotek plus, Syndicat de l'enseignement de l'Outaouais, Papeterie Thibo, André Durocher, arpenteur géomètre, Dr André Richer, Maisons mobiles Ben Tardif, Bistrot L'Autre Ciel, Bureau en gros, Syndicat des professeurs de l'État du Québec, Canadian Tire, Sylvain Lemire - avocat, Alain Dussault - agent immobilier, Loblaw, Véhicules récréatifs de l'Outaouais, Boutiques et Restos de Place du Centre, Richard Cayer - messagerie, Costume Mani, Arthur Silverstone - photographe, SLBL Construction

101,5 FM
CIBL

Grande vente de disques !

CIBL se débarrasse de son surplus !
Plus de 5000 CD et disques vinyles

Le dimanche 19 juin, entre 13 h et 16 h
1691, Pie-IX (coin Lafontaine)

CULTURE



« Ne ratez pas le dernier épisode !!! »

LE FEUILLETON

Un spectacle en 3 épisodes qui incarne le cinéma et la vidéo. Tous les lundis à 20h30 à partir du 21 mai 2004 (21 et 28 mai, 4, 11 et 18 juin). Informations / Réservations : (514) 286-2886 www.lefeuilleton.com

KIGALI

SUITE DE LA PAGE E 2

C'est là aussi que notre petit groupe de journalistes fut hébergé la semaine dernière.

L'établissement tient à lui seul du mythe. Dans *Hôtel Rwanda*, Terry George avait recréé ce cadre de fin du monde où le propriétaire, monsieur Paul, recueillit des familles tutsies et où la piscine fut vidée par les réfugiés assoiffés. Ce film, sorti cette année, avait été tourné en Afrique du Sud. Pas *Un dimanche à Kigali*, production 100 % québécoise et 100 % purs décors rwandais.

Suggérer l'atrocité

Il s'agit d'un premier long métrage pour Equinoxe Films, également distributeur, qui a pris en 2000 la relève de France Film. Le producteur Michael Mosca explique qu'*Un dimanche à Kigali* ne pouvait être tourné ailleurs qu'au Rwanda, même s'il en coûte beaucoup plus cher de travailler dans un pays sans infrastructures cinématographiques.

Question de vraisemblance. Cela dit, 23 tonnes de matériel durent être expédiées par avion-cargo. Le Rwanda put fournir quelques accessoires, quand même...

L'assistant réalisateur, Pierre Magny, a raconté que, lorsque l'équipe avait besoin d'armes ou de grenades pour *Un dimanche à Kigali*, on leur en livrait parfois chargées. De vraies Kalachnikov, des grenades à décapiller. Oui, Hollywood est bien loin.

Il manque d'électricité en Afrique. « Dans la noirceur de Kigali, les seules lumières sont les nôtres », expliquait Robert Favreau. Il y a eu une invasion de sauterelles et, un soir de tournage, elles se jetaient sur nos lampes. Les Rwandais les ramassaient pour les manger bien grillées ou les prenaient vivantes afin de les vendre au marché. Ils nous ont demandé de ne pas éteindre tout de suite pour faciliter leur récolte... »

Aux yeux de Robert Favreau, il y a à quelques chose d'obscur à vouloir comprendre le génocide. « Le comprendre, c'est l'accepter. » *Un dimanche à Kigali* montre comment des personnages sont arrachés du cours de leur vie, en amour et en amitié, à cause de ces massacres. « Tout devenait mort, les gens comme les valeurs. »

Entre la première version du scénario, à laquelle a participé Gil Courtemanche, et cette troisième mouture, bien des éléments ont changé. Favreau a resserré l'action pour des raisons budgétaires et estime que le film y a gagné en intensité.

Il a surtout rogné les aspects les plus irritants du caractère du héros. Dans le livre, Valcourt ne tentait pas d'entraîner sa dulcinée hors du pays mais subissait les événements passivement. Le voici soudain plus sympathique... « Un lecteur peut trouver ses mécanismes de protection contre les atrocités décrites, estime Robert Favreau, mais au cinéma, il n'y a pas d'échappatoire possible. Alors, j'ai surtout cherché à suggérer l'atrocité, ne la montrant qu'à l'occasion; 200 corps sont exposés sur 5000, sur 10 000. La tension monte dans le film comme dans *Le Boléro de Ravel*. »

Évacuer la culpabilité

N'empêche! On trouve pénible de voir des figurants rwandais, dont les familles furent décimées par la milice Interahamwe, incarner les bourreaux ou les cadavres. Michael Mosca vous précise qu'*Un dimanche à Kigali* est le quatrième film tourné au Rwanda sur le génocide (après *100 Days* de Mark Doyle, sorti en coup de vent en 2002, *Sometimes in April* de Raoul Peck et *Shooting Dogs* de Paul Heath, bientôt sur nos écrans). « La population commence à être habituée. » Il y a quand même des psychologues pour relever les Rwandais dont les nerfs flanchent...

Roméo Dallaire, incarné par Guy Thauvette, n'aura rien d'un grand héros dans ce film-là. Favreau a voulu montrer le militaire à ce moment de totale impuissance, alors qu'il n'osait désobéir aux ordres de ses supérieurs de l'ONU, qui lui interdisaient d'intervenir, tout en assistant désespéré au génocide d'un peuple.

Au Rwanda, les avis sont d'ailleurs partagés quant à son rôle durant le génocide. Là où certains voient en lui un homme bon ayant sauvé des vies qu'il pouvait, d'autres considèrent qu'il aurait dû mieux défendre la population attaquée. Nul ne met en doute sa sincérité, toutefois.

Un dimanche à Kigali devrait être terminé en mars. Ses producteurs rêvent pour lui d'une sélection à Cannes, mais il devrait, Cannes ou pas, gagner les écrans québécois dès le mois de mai.

Premier film sur le sujet en langue française, il ne sera pas le dernier. Les figurants du Rwanda répéteront encore pour la caméra les gestes atroces du génocide. Yves Simoneau devrait tourner d'ici la fin de l'année un film tiré des mémoires du général Dallaire. « J'ai serré la main du diable. »

Après l'Holocauste, reproduit jusqu'à plus soif, le septième art s'est bel et bien emparé du génocide rwandais. L'an dernier, le dixième anniversaire de cette folie meurtrière suscita son poids d'œuvres littéraires et cinématographiques. Pour mieux évacuer la culpabilité internationale, sans doute...

Ni l'ONU, ni les différents régimes occidentaux n'avaient tenté de sauver du tranchant des machettes les victimes des milices hutues. Ces dernières s'étaient transformées en bêtes sous le fouet de la propagande haineuse anti-tutsie, tuant leurs propres voisins, une chanson aux lèvres.

Les Français, durant ces bains de sang, appuyaient les meurtriers. À Kigali nous fut présenté un troublant documentaire, *Tuez les tous*, de Raphaël Glucksmann, David Hazan et Pierre Mezerette, montrant le rôle ambigu de la France de Mitterrand, qui préféra servir ses intérêts nationaux plutôt qu'humanitaires. Oui, la mauvaise conscience planétaire est grande et le septième art n'a pas fini de poser la question sans réponse: comment avons-nous pu laisser faire ces horreurs sans réagir?

Le Devoir



Répétition devant les gradins de l'amphithéâtre de Paphos.

SOURCE THÉÂTRE L'OPIS

L'Opsis à Chypre

La compagnie présentera son *Elektra* d'Hugo von Hofmannsthal au Festival international de la dramaturgie grecque antique

MICHEL BÉLAIR

Ça devient une habitude! Pour la deuxième fois en trois ans, l'Opsis, la compagnie de théâtre dirigée par Luce Pelletier, est invitée au prestigieux Festival international de la dramaturgie grecque antique de Chypre, où elle présentera, les 4, 5 et 6 août, sa version d'*Elektra* d'Hugo von Hofmannsthal. On se souviendra que la production avait été créée à l'Espace Go à l'automne 2004 avec Suzanne Clément dans le rôle-titre; elle était entourée d'Isabelle Miquelon, qui joue Clytemnestre, d'Agathe Lanctôt (Chrysothémis), d'Olivier Morin (Oreste) et de Mirielle Brulemans, Catherine Dajczman, Valérie Dumas et Catherine

Renaud, qui composent le chœur. Lors de sa première visite au festival en 2003, l'Opsis avait joué l'*Oreste* d'Euripide.

C'est évidemment une bonne nouvelle pour la petite compagnie de recherche, qui amorce la dernière partie de son cycle *Oreste* avec la reprise de cette production à Chypre. Jointe par téléphone, Luce Pelletier jubilait discrètement en soulignant le caractère particulier du festival qui accueille chaque année plus d'une douzaine de productions venant d'un peu partout à travers le monde. « C'est un festival qui s'étend sur une période de deux semaines, raconte-t-elle. En 2003, j'ai vu là des compagnies japonaises, nord-américaines, européennes et grecques, bien sûr.

Mais ce qui le rend si particulier, c'est que les pièces sont présentées à ciel ouvert, dans des amphithéâtres gréco-romains datant du II^e siècle. C'est absolument magique de jouer dans de telles conditions! En plus d'avoir l'impression de faire partie d'un univers où tout le monde s'intéresse à la tragédie, le sentiment qui nous habite quand on joue ces grands textes dans les lieux mêmes pour lesquels ils ont été conçus est presque indescriptible. » Notons que le festival est aussi l'occasion d'un symposium international sur la dramaturgie grecque ancienne en plus d'offrir des ateliers et des laboratoires dirigés par des metteurs en scène de renom.

À l'Opsis hier, on s'affairait encore à revoir la mise en scène d'*Elek-*

tra; à l'Espace Go, le spectacle se jouait en effet sur deux paliers et Luce Pelletier explique qu'elle est à terminer les rajustements nécessaires pour que la production puisse être donnée sur un seul niveau de jeu dans... un amphithéâtre gréco-romain. Contrairement à *Oreste*, *Elektra* circulera dans trois sites du festival et sera présenté dans des amphithéâtres différents: ceux de Paphos, d'Episkopi et de Nicosie. Belle façon pour la compagnie — qui a déjà connu un succès monstre en France, en Belgique et en Allemagne avec *Je suis une mouette* (non, ce n'est pas ça!) — de célébrer son 20^e anniversaire en retournant aux sources de sa démarche.

Le Devoir

Le cadeau parfait pour la fête des pères!

LA PRESSE cyberpresse.ca PRESENTE

Cavalia

SUPPLÉMENTAIRES À LA DEMANDE GÉNÉRALE

« POÉSIE, MAGIE, BEAUTÉ À L'ÉTAT PUR. UN VÉRITABLE BONHEUR ! ... COUREZ, GALOPEZ VOIR CAVALIA ! »
Pascale Wilhelmy, TVA

« CAVALIA NE RESSEMBLE À RIEN DE CE QU'ON CONNAÎT. UN RAPPORT AUSSI TOUCHANT QU'IMPRESSONNANT AVEC LES BÊTES. UNE DES MÉGA SURPRISES CULTURELLES DE L'ANNÉE. »
Stéphane Baillargeon, Le Devoir

14 AU 26 JUIN maintenant jusqu'au 3 JUILLET

Sous le grand Chapiteau blanc au Technoparc de Montréal à 5 minutes du centre-ville (sortie Technoparc de l'autoroute Bonaventure)

BILLETS EN VENTE MAINTENANT WWW.CAVALIA.NET 1 866 999-8111

TICKETPRO

Des coups de coeur du Québec aux trésors de Chine. Exaltez-vous!

DU 29 JUILLET AU 7 AOÛT

2005

GUANGZHOU BALLET
L'ENSEMBLE AMATI

LOUISE LECAVALIER, *Cobalt Rouge* par Tedd Robinson

SYLVAIN LAFORTUNE, *Monsieur* par Estelle Clareton

VICTOR QUIJADA, *Rubberbandance*

I MUSICI DE MONTRÉAL et Klezory

HUBBARD STREET DANCE COMPANY Chicago

JEUNE BALLET DU QUÉBEC

CINÉ DANSE

Spectacles gratuits sur la scène extérieure

Billets / Réservations : 450.227.9935 www.artssaintsauveur.com

Saint-Sauveur

Patrimoine canadien Canadian Heritage

Québec

Québec

GISTEX INC

LE DEVOIR

DE VISU

Jeu d'enfant

Pour l'auteur de Génération X, les jeux de construction en pièces de plastique interchangeable ont eu des répercussions profondes sur nos modes de pensée et nos manières de lire le monde

SUPER CITY

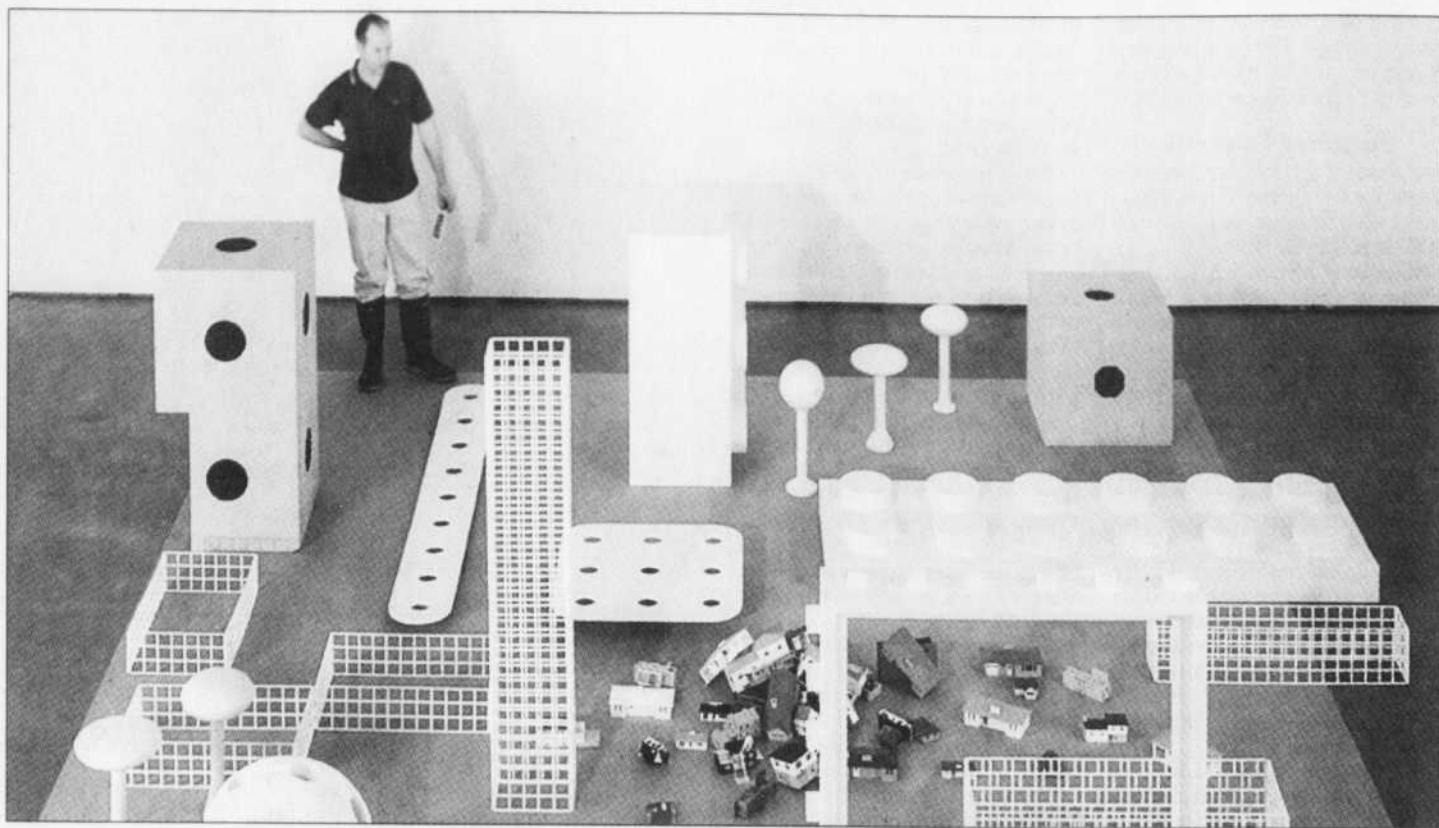
Douglas Coupland
Du 9 juin au 20 novembre
Centre canadien d'architecture
1920, rue Baile

MICHEL HELLMAN

La technologie numérique inspirée par les jeux de Lego? Les nouvelles infrastructures urbaines influencées par les jeux de construction des années soixante? L'idée semble farfelue à première vue. Mais c'est pourtant ce qu'affirme Douglas Coupland avec son installation *Super City*, présentée en ce moment au Centre canadien d'architecture (CCA). Ce célèbre artiste multi-

disciplinaire tente de démontrer à quel point notre expérience du monde demeure profondément marquée par les jouets de notre enfance.

Penseur original mais controversé, Douglas Coupland s'intéresse dans ses écrits, comme dans ses œuvres d'art, au rapport entre la culture populaire et les relations sociales. Il est surtout connu pour son roman culte *Génération X*, paru en 1991. Dans cet ouvrage — une satire sociale qui mettait en scène une série de personnages cyniques et désabusés — il dressait un portrait peu flatteur de sa génération. Quoique ce livre ait eu beaucoup de succès, on lui a reproché souvent, dans les milieux littéraires, son côté léger et son manque de structure. Cela n'a pas empêché plusieurs des néologismes popularisés par l'auteur d'être intégrés dans le langage courant. Le terme «génération X», par exemple, est maintenant utilisé pour désigner les enfants issus de parents baby-boomers, nés dans les années 60, et on retrouve dans le dictionnaire anglais Webster l'expression «McJob» (qui signifie un travail à bas salaire, qui demande peu de compétences et n'offre pas de possibilités d'avancement).



Douglas Coupland, célèbre artiste multidisciplinaire, tente de démontrer à quel point notre expérience du monde demeure profondément marquée par les jouets de notre enfance. SOURCE CCA

VOIR PAGE E 5: CCA

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

Un peu d'été,
d'art et de culture!

9 juillet
Festival de Lanaudière
Le pianiste Alain Lefèvre et le célèbre *Concerto de Québec*

Musées, musique et nature
16-17 et 18 juillet
L'opéra *Lucie de Lamemoor*
au Glimmerglass Festival
À peine quelques places!

Camille Claudel et Rodin
au Musée du Québec
Circuit répété le mardi 16 août

www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

L'AGENDA

L'horaire télé,
le guide
de vos soirées

Gratuit dans Le Devoir du samedi
LE DEVOIR

«Sur une évocation figurative émerge une conversion abstraite»

TABLEAUX RÉCENTS:
**LOUISE FAUTEUX
et BERNARD GILBERT**
Jusqu'au 2 juillet

GALERIE BERNARD
3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaire: mercredi 11h-17h, jeudi-vendredi 11h-20h, samedi 12h-17h et sur rendez-vous

ROBERT GÉRARD
LE RÊVE CHEVALERESQUE
jusqu'au 3 juillet 2005

studio 261
galerie d'art

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél.: (514) 845-0261 - www.studio261.ca

gesu CENTRE DE CREATIVITE

3 expositions solo
jusqu'au 27 juillet

1200, rue de Bleury
Montréal (métro Place-des-Arts)
/// www.gesu.net 514-861-4378 ///

Joanne Bouchard Photographie/dessin
Leila Foulon Photographie
Geneviève Mercure Sculpture

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU

FONDATION DEROUIN

16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID
www.fondationderouin.com

PETER HOFFER
Éden
Dernière journée

GALERIE SIMON BLAIS
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

GALERIE MAZARINE
La calligraphie
le mot et l'image

Exposition du 16 juin au 16 juillet 2005
Démonstration de calligraphie japonaise le 18 juin à 14h.
Calligraphies anciennes chinoises et japonaises, œuvres calligraphiques récentes de Dorit Dornier, Piet Leusch, Ludmila Annata et Claire Sugai.

1448A, rue Sherbrooke Ouest, Montréal, Québec H3G 1K4
Tél.: (514) 982-6566 www.galeriemazarine.com

du 12 juin au 4 septembre 2005

INTERNATIONALE D'ESTAMPE
BIENNALE
Trois-Rivières
CONTEMPORAINE

LE PLUS IMPORTANT
ÉVÈNEMENT EN ESTAMPE
AU CANADA

INFOS:
http://sites.rapidus.net/biennale-trois-rivieres
bienc@v3r.net
819 370 1117

Partenaires: Québec, Trois-Rivières, Banque Nationale, etc.

Dans les yeux chardons de Mimi
luisent les jardins d'Armide à minuit.
André Breton

Hommage à Mimi Parent (1924-2005)

En 2004, le Musée national des beaux-arts du Québec avait le privilège de présenter l'œuvre de Mimi Parent au public québécois, avec l'exposition *Mimi Parent, Jean Benoît, Surréalistes*. À l'annonce du décès de cette personnalité attachante, de cette artiste qui a su se tailler une place remarquable au sein du dernier groupe des surréalistes actifs autour d'André Breton à Paris, la direction et le personnel du Musée tiennent à lui rendre hommage et à témoigner de leur profonde affection à Jean Benoît, son mari et complice de toujours dans cette mouvance surréaliste singulière qui fut la leur.

Musée national des beaux-arts du Québec
Québec

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA - OTTAWA
29 MAI - 5 SEPTEMBRE 2005

MAGNIFICO

LEONARD DE VINCI - MICHEL-ANGE
ET LA RENAISSANCE FLORENCE

Billets et renseignements: 1 888 541-8888 (613) 998-8888
380, promenade Sussex, Ottawa musee.beaux-arts.ca/125

Organisé par le Musée des beaux-arts du Canada. Avec l'appui du ministère du Patrimoine canadien et de l'ambassade de l'Italie.

125^e ANNIVERSAIRE ANNIVERSARY
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA National Gallery of Canada

OTTAWA, CITIZEN LeDevoir, CBC, TELEVISION, Canada

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

CCA

SUITE DE LA PAGE 4

Modeler des univers improbables

C'est avec beaucoup d'humour et de finesse que Coupland puise dans ses expériences personnelles pour saisir les éléments qui marquent notre quotidien. L'installation *Super City* s'inscrit dans cette optique. C'est une œuvre bien plus ludique que celles présentées habituellement au CCA, et qui comporte une grande part autobiographique. Un «zine», petit livre à tirage limité, signé par l'artiste, accompagne l'œuvre et se présente plus comme un récit que comme une étude sérieuse. L'artiste y mélange anecdotes et photographies diverses pour montrer l'impact que les jeux de construction ont eu sur sa vision du monde.

Selon lui, les pièces interchangeables et la «dynamique de l'assemblage et du désassemblage» des Lego et autres jeux de construction apparus dans les années 60 ont profondément marqué non seulement son imagination, mais aussi celle de toute sa génération. Il nous fait remarquer qu'on peut voir cette influence dans beaucoup d'objets de la vie moderne. Les jouets du XIX^e et du début du XX^e siècle consistaient essentiellement en miniatures d'animaux, de meubles, d'édifices... Au contraire, les nouveaux jeux de construction en pièces de plastique interchangeables ont permis aux enfants de «modeler des univers improbables», ce qui a eu des répercussions sur leurs modes de pensée et leur manière de lire le monde. Les systèmes binaires et la technologie numérique sont, selon l'artiste, inspirés par les qualités modulaires de ces jeux.

L'installation consiste donc en une sorte de paysage urbain créé à partir de pièces de jeux de construction modifiées ou fondues (la plupart proviennent de la collection personnelle de l'artiste). Les morceaux de Lego, Mécano, «Super City» (un jeu de la fin des années 60) sont agencés ensemble et peints en blanc pour reproduire certaines structures ou bâtiments actuels, comme la tour du CN de Toronto, des tronçons d'autoroute ou les tours jumelles du World Trade Center.

En faisant ressortir les diverses pièces des jeux de construction, et même en en agrandissant certaines, l'artiste semble vouloir souligner avant tout le processus créatif de la construction et non le résultat final. En cela, il tente de recréer l'univers imaginaire de son enfance. Il faut donc moins rechercher le regard de l'adulte que la vision de l'enfant. L'œuvre aurait pu apparaître comme un simple modèle réduit, une maquette de ville ou une construction dans le genre de celles que l'on retrouve à Legoland, ce qui aurait été stérile. Il en ressort au contraire une grande fraîcheur, comme si l'artiste faisait naître en nous la même joie créatrice qu'il a lui-même ressentie.

Collaborateur du Devoir

Montréal Baroque, troisième édition

En trois années, Montréal Baroque a fait son trou dans le paysage musical montréalais. Inventivité et esprit festif ne se sont pas taris chez Susie Napper, sa directrice artistique. La troisième édition de ce festival pas comme les autres se tiendra du 23 au 26 juin.

CHRISTOPHE HUSS

Il en faut, de l'imagination, pour penser que des mélomanes puissent avoir envie d'assister à un concert dans une crypte un dimanche matin à 7h! C'est pourtant le genre d'idées qui traversent l'esprit de la gambiste et violoncelliste montréalaise Susie Napper, devenue directrice d'une manifestation novatrice et unique en son genre, qu'il serait tout de même judicieux de distinguer un jour par un prix Opus!

L'aubade, au sens propre, du dimanche eut tant de succès l'an passé (cinquante personnes sur liste d'attente, faute de places disponibles!) qu'elle est reconduite cette année. Les lève-tôt qui feront résonner la crypte de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours seront les musiciens de l'ensemble Constantinople, pour un concert *Croissant d'Orient*. Les festivaliers pourront se retrouver ensuite au Café A propos, autour de vrais croissants, pour un petit-déjeuner.

Nouveaux lieux

Le dimanche sera cette année la quatrième et dernier jour du festival. Montréal Baroque y investira deux nouveaux lieux, dont l'un particulièrement difficile d'accès pour les organisateurs de concerts: la chapelle du Sacré-Cœur de la basilique Notre-Dame. En relation avec l'exposition *Saint-Pierre et le Vatican. L'héritage des papes*, le Studio de musique ancienne donnera à 17h un concert *Splendeurs du Vatican* autour des œuvres composées pour le chœur de la chapelle Sixtine, notamment par le mètre étalon de l'esthétique prônée par le concile de Trente (1545-1563), Giovanni Pierluigi da Palestrina, nommé «compositeur de la Chapelle papale», titre créé sur mesure pour lui. Susie Napper espère que les portes de la chapelle du Sacré-Cœur s'ouvriront davantage à la musique les années prochaines.

Trois heures plus tard, le festival trouvera sa conclusion dans la salle de bal du Marché Bonsecours dans un registre très différent, mêlant esprit madrigalesque et commedia dell'arte, à travers une comédie humoristique d'Orazio Vecchi, *Les Veillées de Sienna*, soirées que les organisateurs prétendent rabelaisiennes. Susie Napper est enthousiasmée par le lieu: «C'est une pièce magnifique,



Photo de groupe Montréal Baroque, avec Marie-Nathalie Lacoursière, de Théâtre Lavallière et Jabot, Anne-Marie Gardette, de Danse Cadence, Karim Nasr, hautbois, Susie Napper, directrice artistique du festival Montréal Baroque, Tino Mascchia, président du conseil d'administration du festival Montréal Baroque, Olivier Brault, violon, et Matthias Maute, de l'Ensemble Caprice.

très longue et vitrée des deux côtés, entre le fleuve et le vieux Montréal, qui donne l'impression au spectateur de se trouver dans un château en France». Malgré la surface vitrée, le lieu ne nécessitera pas d'adaptation acoustique.

Les deux précédentes éditions ont montré le pouvoir d'attraction sur le public des concerts à la crypte de la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, non seulement à 7h du matin, mais également tard en soirée (22h30), avec des demandes souvent deux ou trois fois plus importantes que le nombre de places proposées. À ceux qui s'étonneraient de ne pas voir l'expérience multipliée cette année, Susie Napper oppose une réponse très simple: «La crypte est un endroit idéal et, pour ceux qui ont la chance d'y écouter un concert, c'est inoubliable. Montréal Baroque doit faire des choses comme cela, mais c'est irrationnel en termes économiques. On perd énormément d'argent pour chaque concert à la crypte. Mais, c'est vrai, pour ceux qui ont la chance d'en profiter, c'est génial.» Outre le concert de Constantinople, un seul rendez-vous y est programmé cette année: vendredi 24 juin à 22h30, avec Monika Mauch et Nigel North dans des *lute songs* de John et Robert Dowland. Intimiste vendredi, le spectacle de

la deuxième partie de la soirée sera grandiose jeudi, avec les *Musiques pour les feux d'artifice royaux* de Haendel, accompagnées de vrais feux d'artifice, sur l'île Bonsecours, dans le Vieux-Port. Vous remarquerez au passage que les programmes sont habilement conçus en fonction du lieu qui les abrite!

Programmes

L'édition 2005 porte le titre *Fruits de la passion*, qui véhicule un sens à la fois gourmand, sacré et profane. On en trouve une bonne synthèse dans le rare oratorio *La Conversion de Clovis, roi des Francs*, d'Antonio Caldara (1670-1736), un Vénitien qui vécut à Rome et à Vienne. Susie Napper nous le présente comme «un oratorio en forme d'opéra. Une histoire d'amour dans laquelle Clovis devient catholique par amour de sa femme». Cette œuvre révélée au milieu des années 90 par un enregistrement de Martin Gester (Accord) a été proposée à Susie Napper par la compagnie théâtrale I Confidenti de Berlin, invitée d'honneur de ce festival et qui permettra aux chanteurs et musiciens québécois de se produire ensuite à Vancouver et en Allemagne.

L'œuvre d'Orazio Vecchi sera, elle, présentée grâce à un médiévaliste d'Ottawa qui en a édité la partition. *Les Veillées de Sienna* est aux yeux de Susie Napper une sorte de «pré-opéra». À l'époque, les chanteurs étaient derrière un rideau alors que les acteurs (mimes) occupaient l'avant-scène. Dans la reprise montréalaise, les chanteurs côtoient les comédiens au premier plan.

Le grand concert de vendredi sera lui aussi profane, sur le thème des quatre saisons, décliné par Vivaldi, Piazzolla et Cage. L'ensemble Caprice sera dirigé par Matthias Maute et, pour ceux qui ne connaîtraient pas les *Saisons* de Cage, il s'agit d'une œuvre de 1947, un ballet en un acte, d'une durée d'environ un quart d'heure et écrit pour piano seul. Matthias Maute en a réalisé une transcription, nous dit la directrice artistique.

Enfin, le samedi sera consacré à Jean-Sébastien Bach, avec, à 20h, des cantates et, à 22h30, des concertos pour clavecin, le tout à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours avec la Bande Montréal Baroque. Les cantates s'inscrivent dans le cadre du projet d'enregistrement qui implique ATMA Clas-

sique. Leur choix n'a rien à voir avec le thème «Fruits de la passion»: après les cantates de la Saint-Jean-Baptiste l'an passé, le choix s'est porté cette année sur la célébration de la Saint-Michel, avec les *Cantates BWV 19, 130 et 149*, richement orchestrées avec trois trompettes, trois hautbois, timbales et cordes.

En journée, le Café A propos et le Château Ramezay abriteront concerts et conférences. Diverses séries d'abonnement sont proposées. Pour 100 \$, on peut assister à tout. Mais il faut prendre soin de réserver sa place à la crypte!

MONTRÉAL BAROQUE

Du 23 juin au 26 juin. Concerts à la chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours, la salle de bal du Marché Bonsecours, l'île Bonsecours, la chapelle du Sacré-Cœur de la basilique Notre-Dame, le Château Ramezay. Renseignements et réservations: (514) 845-7171.

Le disque *Fruits de la passion* (ATMA Classique) reprend des œuvres présentées en 2003 et en 2004.

Le piano joue

le grand jeu!

Série Piano maestria

Anton Kuerti 23 juin COMPLET

Anton Kuerti 25 juin SUPPLÉMENTAIRE

Louis Lortie 30 juin
David Fray 15 juillet
Jacques Rouvier 16 juillet
Alain Lefèvre 22 juillet
Robert Silverman 29 juillet
Nathalie Négro 30 juillet

Une gamme

de week-ends dans le ton!

Orford en voix 8 au 12 juillet

Orford en famille 23 et 24 juillet

Orford et Bach 12 et 13 août

Plus de 40 concerts!

Forfaits souper-concert 40 \$*
* s'applique à la plupart des concerts.

Forfaits hébergement-concert à partir de 78 \$ p. p. occ. dbl.

Abonnez-vous et profitez de rabais et privilèges.

centre d'arts ORFORD

1 800 567-6155

www.arts-orford.org

billetterie@arts-orford.org

3165, chemin du Parc, Orford

festival ORFORD

Du 23 juin au 13 août



cet été, jouez à la chaise musicale!

LE DEVOIR



Gouvernement du Canada

Government of Canada

Québec

Ministère de la Culture et des Communications
Emploi-Québec

FRUITS DE LA PASSION

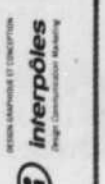
If music be the food of love...

23-26 JUIN
FESTIVAL
montréal baroque
VIEUX-MONTRÉAL

GRANDS CONCERTS

Le jeudi 23 juin
20h
LA PASSION
ET LA FOIARTISTES:
Allyson McHardy,
Nathalie Paulin,
Matthew White,
Suzie LeBlanc,
Les Voix Baroques,
I Confidenti (Berlin)Le vendredi 24 juin
20h
LES DOUZE
SAISONSARTISTES:
l'Ensemble CapriceLe samedi 25 juin
22h30
BACH ET
L'ARCHANGEARTISTES:
Monika Mauch,
David Lee,
Jan Kobow,
Stephan Macleod,
la Bande
Montréal BaroqueLe samedi 25 juin
22h30
BACH CECOBALO
CRESCENDOARTISTES:
Mireille Lagace,
Luc Beausejour,
Vincent Boucher,
Melisande McNabneyLe dimanche 26 juin
20h
LES FRUITS
DE LA PASSIONARTISTES:
Toronto Consort,
Théâtre Lavallière
et Jabot,
Les Voix Humaines,
Les Sonores

www.montrealbaroque.com • 514.845.7171



BLOC-NOTES

Les doigts rouges



Odile Tremblay

Certains musées n'exposent pas d'œuvres de maîtres ou d'artistes visionnaires. Les Memorials, par exemple, carburent plutôt à la mémoire trouble. A eux, la mission d'entretenir la flamme des pires crimes de l'humanité. Garde-fous, en somme, invitant les visiteurs à jurer, une main sur le cœur: «Plus jamais ça!» Mais les humains oublient si vite...

D'autres yeux que les miens ont vu le mémorial d'Auschwitz. Jamais je n'oublierai celui d'Hiroshima, parcouru en silence, comme un sanctuaire. Les souliers d'enfants, les bicyclettes tordues sous l'impact de la bombe, les photos des visages distordus par la radioactivité parlaient si fort que les mots s'éteignaient.

La semaine dernière à Kigali, mes amies journalistes et moi avons visité celui du génocide avec Claude Hitimana, notre chauffeur. Il n'est guère expansif, ce grand Tutsi noir, maigre de sous-alimentation. Au début de la trentaine, quoique sans âge, ses yeux tristes entretiennent des souvenirs pas racontables.

Lui et moi sommes devenus amis du fin fond de nos planètes respectives.

Le Rwanda compte près de 200 mémoriaux du génocide de 1994, semés comme des cailloux noirs à travers ce pays vert. Dans celui de Kigali, Claude se retirait en lui-même devant les crânes empilés, les photos de victimes aux visages familiers ou non, les témoignages des survivants à pleines vidéos.

Face à la fosse commune, il nous a montré les noms de ses cousins. Sa famille immédiate entière — son père, sa mère, ses deux sœurs et ses deux frères — repose à Butare, engloutie par le génocide. Sans photos-souvenirs, leurs traits deviennent flous.

Au mémorial, Claude nous a raconté son histoire en mots concis, évacuant le plus d'émotions possibles. Il a tout vu, tout vécu, cet homme-là; d'où l'énigme de son regard. En 1990, encore adolescent, Claude s'est exilé au Burundi pour servir l'armée du FPR (Front patriotique rwandais), avec d'autres Tutsis persécutés.

En 1994, en plein génocide, il traversa, tantôt à pied, tantôt en camion, le Burundi, la Tanzanie, l'Ouganda, entrant au Rwanda pour combattre les Interahamwe assassins. Au début, sergent dans l'armée du FPR, il tua les meurtriers à coups de fusil, parfois au moment même où ceux-ci découpaient les gens à la machette. Puis les chefs demandèrent aux soldats de capturer les Interahamwe vivants afin de les jeter en prison. Il a cessé de tirer.

Trois mois après son retour au pays, Claude apprit comment les siens avaient péri. Il n'aime pas en par-

ler, répète: «C'est inimaginable!», rêve d'avoir dix enfants pour bâtir une grosse famille sur les cendres de la sienne.

Il est si doux, Claude. Combien de Hutus ont péri par sa main en 1994? Mystère! Étrange, cette complicité avec un être au passé d'abîme...

Samedi dernier, il m'a entraînée à travers les terribles chemins de terre battue du quartier musulman, à la rencontre d'un féticheur de Kigali. Les enfants criaient à la vue de teints pâles: «Muzungu!» Ça veut dire: «Des Blancs!» Il ne vient jamais d'étrangers aussi haut, d'où les exclamations. Les maisons sont de boue, les planchers, de terre battue, l'électricité est inexistante. «D'habitude les Blancs ne supportent pas ces mauvaises routes-là», m'a dit Claude. Nous, ça nous faisait rigoler de sauter au plafond à chaque tour de roue.

La veille de notre départ, avec mes copines, on est allées visiter Claude dans son ancre. Il loue un bungalow près du quartier militaire pour y vivre entre de petits boulots trop rares, mais habite Butare. Sa femme et ses deux filles étaient venues le retrouver à Kigali comme chaque fin de semaine.

De toute évidence, les murs de chaux jaunies de la pièce nue qui tenait lieu de salon n'avaient pas été nettoyés depuis l'année des massacres. Ou bien les traces refusaient de s'effacer, celles de petits doigts rouges encore étampés sur les parois. Des doigts d'enfants. Plus loin, on voyait des coulées de sang, des trous de balles. Un carreau cassé ajoutait à l'impression que les Interahamwe venaient tout juste d'y

assassiner une famille. Le propriétaire, un Hutu génocidaire, croupissait en prison. Nul ne s'était soucié de recouvrir le sang.

Claude ne voyait même pas les terribles stigmates sur les murs. Il fermait les yeux, précisait: «Je loue ici, pourquoi me préoccuper du décor?» Au début, notre petit groupe n'avait d'yeux que pour les empreintes de doigts rouges raclant encore les parois. Puis on les a oubliées.

Les enfants voisins sont arrivés avec leur mère toute jeune, si maigre, Sidéenne. En fin de vie. L'air était doux et le soleil brillait. Des cadeaux sont sortis de nos besaces: cahiers et crayons à colorier, un kaléidoscope et une toupie en forme de mouche.

On a ouvert la porte-rideau pour laisser entrer la lumière, avant de dessiner des girafes, des crocodiles, de faire tourner le kaléidoscope et danser la toupie. Tout le monde riait: la jeune mère sidéenne, la belle enfant d'un an, les garçons à la toux tuberculeuse, notre ami et sa femme.

L'aînée de Claude, appelée Fillette, huit ans, si timide au début, nous escorta jusqu'à l'auto en chantant: «Ah les cro cro, ah les cro cro, ah les cro codiles!» Un vrai moment de grâce.

Toute la semaine, on avait entendu des gens discuter sur l'avenir du Rwanda. Dans cette pièce souillée de sang séché, j'ai cru le voir venir, attelé à son mémorial, entre traces et fous rires, chez Claude, notre chauffeur, un beau dimanche à Kigali.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Une trame pour le film de votre été

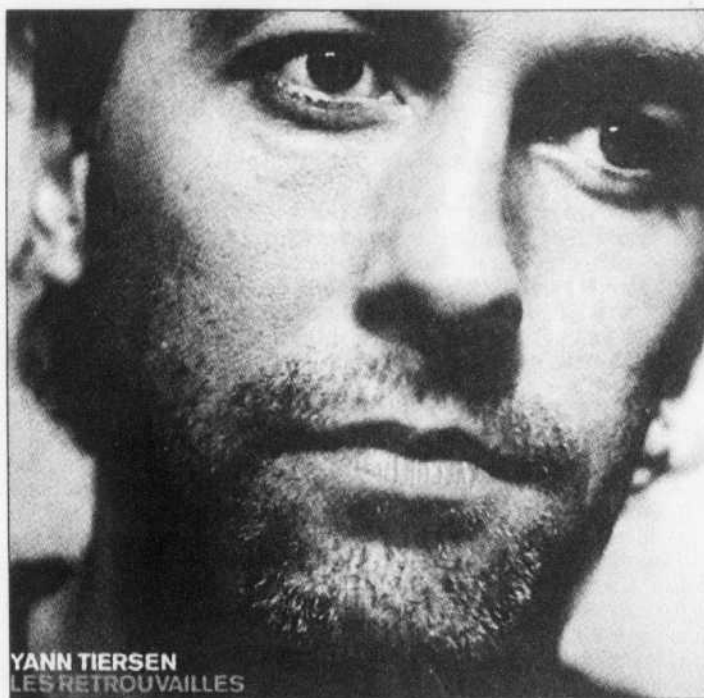
LES RETROUVAILLES

Yann Tiersen
Labels Virgin (EMI)

Depuis qu'Amélie Poulain nous l'a révélé en 2001, on a eu du Yann Tiersen en quantité: un disque double en spectacle, la trame de *Goodbye Lenin*, un disque en tandem avec Shannon Wright pas plus tard que l'an dernier, et maintenant *Les Retrouvailles*.

Retrouvailles qui n'en sont pas. Le fait est que la manière Tiersen n'a jamais quitté notre mémoire vive: on ne se lasse pas d'apprécier cet art qu'il a de cerner la petite mélodie de rien du tout qui se fiche dans le ciboulot pour n'en plus sortir de sitôt, on mesure chaque fois le degré d'invention avec lequel il choisit les instruments insolites qui nous rafraichissent invariablement l'oreille (l'incontournable pianojouet, mais aussi le carillon, la scie, le clavecin, le canard roumain, etc.), et on a l'habitude de ces chanteurs et chanteuses de talent qu'il invite à chanter à sa place, car on n'ignore pas non plus que Yann Tiersen n'aime pas chanter.

Retrouvailles? Continuité, oui. Cette fois-ci, il y a au rendez-vous Miossec, Jane Birkin, Dominique A, la Liz Fraser des très éthérés Cocteau Twins et le Stuart Staples des très singuliers Tindersticks. Chacun, sauf peut-être Jane qui ne peut être que Jane, se prête aux jeux d'arrangements de Tiersen comme autant d'instruments supplémentaires à sa disposition. Ils ne chantent pas: c'est Tiersen qui pince leurs cordes vocales, a-ton l'impression, autant chef d'orchestre que musicien et compo-

YANN TIERSEN
LES RETROUVAILLES

siteur. Ce type, en vérité, nous refait le truc d'Amélie, mais sans Amélie. Des trames sonores, qu'il y ait ou non un film à la clé. Il fournit notre petit cinéma.

Et si cet univers nous est maintenant familier, il n'est pas moins séduisant qu'au premier jour. J'en veux pour exemple cette pièce instrumentale qui ouvre le disque, sorte d'évocation du western spaghetti à l'Ennio Morricone, mais décalée à la Tiersen. Motif que l'on retrouve, nimbé de cordes, un peu plus loin sous le titre *Loin des villes*, et encore plus loin en filigrane, à base de mandoline dans *A Secret Place*, et ainsi de suite jusqu'à la fin (version dramatique dans *La Boulange*, version valse musette dans la chanson-titre, etc.). Varia-

tions sur un même thème qui place l'auditeur dans un endroit bien confortable: celui du plaisir répété sur divers tons. Avec des ruptures ça et là pour ne pas que la récurrence vienne à l'ennui.

Faites de votre été ce que vous voudrez. Mais pour peu que ce disque ait son tour à peine plus souvent qu'à son tour dans le lecteur de l'auto (ou dans l'iPod, c'est selon), le souvenir de cet été en sera à jamais imprégné. Et embellie.

Sylvain Cormier

À TRAVERS

Andrée Watters
Productions Entertaining (Sony - BMG)

D'Andrée Watters, bien plus que les chansons de son premier album, paru il y a moins de deux ans, on avait retenu le geste, le chien, la forte volonté d'exister selon ses propres termes, la fille elle-même. Il y a à quelque chose de sain qui nous avait plu d'emblée chez Andrée Watters: de l'énergie à revendre, mais rien à vendre aux faiseurs de vedettes de l'industrie. Et on était bien content que toute une génération de fillettes et de jeunes filles de chez nous passent de Britney Spears à elle.

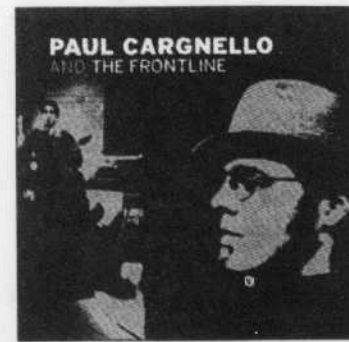
On avait hâte à la suite. Empressement tempéré par un brin d'appréhension. Y aurait-il autre chose que l'attitude et les riffs costauds? Eh bien, oui et non. Il y a à travers *À travers* un bel effort d'approfondissement dans l'expression. Avec toute la sincé-

rité dont elle est capable, Andrée Watters, du haut de ses 22 ans, tente de comprendre ce qu'elle est «en dedans». Cela donne des chansons qui portent des titres comme *A travers moi*, *Enterrée*, *Rien à perdre*, ou encore *Ma face cachée*, celle-là sur une musique plutôt funky-folk de Catherine Durand. De l'épanchement et encore de l'épanchement, de quoi permettre aux fans de se retrouver encore plus intensément «à travers» leur idole. On obtient ainsi une sorte de journal personnel très, très adolescent, où le désir d'expression est, force est de le constater, foncièrement limité par la pauvreté du langage. On est à la limite du copié-collé de roman-savon.

Alors qu'elle souhaitait se révéler, Andrée Watters semble disparaître derrière l'amoncellement de clichés.

Qui plus est, pour que l'on comprenne bien les paroles, on a placé la voix très en avant dans le mixage, et on a considérablement adouci les musiques. Tellement que l'ensemble tend vers ce qu'il y a de plus banalement grand public. Est-ce l'entourage qui a voulu cibler aussi large? Est-ce l'absence de culture musicale qui a empêché la chanteuse de discerner entre un son à elle et le son de tout le monde? On ressort de l'écoute un peu désole, en se disant qu'Andrée Watters n'a peut-être pas encore les moyens d'amener ses fans — et d'abord elle-même — sur des pistes nouvelles. Ça viendra, faut-il espérer. Pour autant qu'on ne fasse pas d'elle une Marie-Chantal Toupin.

S. C.



LIVE AU VA-ET-VIENT

Paul Cargnello
and The Frontline
RFI

C'est période de premières pour la nouvelle étiquette de disques RIF, lancée récemment par les propriétaires du bistrot culturel Le Va-et-Vient. Un premier

artiste sous contrat en Paul Cargnello et son nouveau groupe The Frontline et un premier disque lancé, *Live au Va-et-Vient...* Pourquoi la convergence ne servirait qu'aux géants!

Si Cargnello est plutôt méconnu du «grand public», le chanteur est une tête d'affiche importante de la scène locale. Sur cette nouvelle galette, il revisite avec une énergie toute fraîche une dizaine de pièces tirées de ses deux premiers albums solo (*Lightweight Romeo* et *Between Evils*) et offre également quelques inédites. Le Montréalais ouvertement engagé chante surtout en anglais, sa langue maternelle, mais se plaît également à réunir les «deux solitudes» avec quelques morceaux en «franglais», comme *Vitesse*, que Cargnello a écrite «pas seulement pour unifier les gauchistes et les révolutionnaires, mais aussi pour réunir les communautés francophone et anglophone». Vaste programme!

The Frontline amène de toutes nouvelles teintes blues, voire reggae, aux titres folk-rock originalement inspirés par les riffs explosifs de Joe Strummer. D'un côté, les ronduers de l'orgue Hammond et du piano Rhodes prennent désormais une place de choix; de l'autre, la guitare électrique remplace sa sœur acoustique, sans toutefois abuser de la distorsion. Dans *No Time For Love*, tout se mélange à la perfection, avec, en prime, une longue séance d'improvisation que seuls les albums *live* peuvent nous offrir. Tout ce qu'il manque, c'est le public et son enthousiasme contagieux. On aurait aimé les entendre chanter la mélodie accrocheuse de *Manno Charlemagne* ou taper des mains dans l'énergique *Let It Go Now*. Qu'à cela ne tienne, avec *live*, Paul Cargnello and The Frontline offrent à RIF une autre première, celle du premier succès.

Philippe Papineau

CLASSIQUE

RAVEL

Concertos pour piano, Sonatine, Valses nobles et sentimentales. Monique Haas (piano), Orchestre national de la RTF, dir.: Paul Paray. Deutsche Grammophon «The Originals» 447 5353. Boléro, La Valse, Alborada del gracioso, Pavane pour une infante défunte, Valses nobles et sentimentales (plus œuvres de Turina et De Falla). Orchestre du Théâtre des Champs-Élysées, dir.: Pedro de Freitas Branco. EMI «Les Raïssimes» 2 CD 5 86474 2.

Nous présentons ici peu de disques historiques, mais ces deux très importantes parutions d'incunables des années 50 et 60 remettent quelques idées en place. L'album de Pedro de Freitas Branco (1895-1963), complété par *L'Amour sorcier* de Manuel de Falla et quatre œuvres de Turina, est composé d'enregistrements monophoniques de 1953. Le chef portugais fut en relation étroite avec Ravel, ce qui n'est pas toujours un gage de qualité mais porte en l'occurrence ses fruits dans la compréhension du mouvement et des équilibres. Ces interprétations témoignent surtout, comme celles de Manuel Rosenthal réalisées à l'Opéra de Paris, de ce qu'était la couleur unique et inimitable des orchestres français d'avant 1970. Les premières notes du cor dans



la *Pavane* vous diront presque tout et l'hypnotique *Boléro* (en 18 min 36, le plus lent que je connaisse), vestige d'un monde sonore disparu, vous informera du reste.

Si le plaisir ressenti à l'écoute de Freitas Branco peut être proportionnel à votre familiarité avec Ravel, les *Concertos pour piano* enregistrés en 1965 (en stéréo, donc) par Monique Haas et Paul Paray à la tête d'un orchestre aux couleurs idoïnes, s'adressent, eux, à un public large, néophytes y compris. Plus encore qu'avec Samson François et André Cluytens, nous avons ici une sorte de mètre étalon stylistique. Le mouvement est magique de justesse, de déclamation et de fluidité et une telle écoute permet de se rendre compte à quel point l'accumulation récente d'interprétations chichiteuses et maniérées a perverti la perception des concertos. Ainsi, Monique Haas ne ralentit pas son entrée solon dans le *Concerto en sol* et elle a raison! Même dans la *Sonatine* et les *Valses nobles* (1955, mono) la simplicité paie et s'impose.

Christophe Huss

ÉLECTRONIQUE

STEEL AND GLASS

Ramachandra Borcar
(Fusion III)

Les inconditionnels des lignes binaires et cosmopolites de DJ Ram ou de Ramasutra risquent de rester un peu sur leur faim. Contrairement à ceux en quête d'un univers sonore jazzy à saveur classique. C'est qu'avec cette nouvelle création, l'homme aux multiples noms d'artiste que l'état civil ne reconnaît toutefois que sous le nom de Ramachandra Borcar laisse en effet de côté les échantillonneurs et les textures électro-lounges qui ont fait sa marque de commerce dans le passé. Et ce, pour une ambiance plus suave où délicatesse et harmonie ne sont pas sans évoquer celles d'un *Kind of Blues* de Miles Davis. La comparaison s'impose d'elle-même. Sans surprise d'ailleurs: l'objet musical étant en effet la bande originale de *Regular or Super*, un documentaire signé Patrick Demers et Joseph Hillel consacré à l'imposant et unique héritage architectural de Ludwig Mies van der Rohe. Icône des années 50 et 60, père du Westmount Square de Montréal ou de la station-service noire sur l'île des Sœurs, ce maître de l'architecture moderne vient donc guider l'exposé envoutant de Ramachandra, qui prouve une fois de plus qu'il a bien des cordes à son arc. Il a aussi dans sa musette de délicates notes de piano, de trompette en sourdine ou de contrebasse capables en huit pièces de résumer un voyage à travers des structures en étage mariant métal, verre, béton et vision.

Fabien Deglise

Q.100 Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE

Forget

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005

SAMEDI 25 JUIN 34 \$

Les Violons du Roy

Direction: Jean-Marie Zeitouni
Solistes: Maurice Bourgue, hautbois d'amour
Shannon Mercer, soprano
Une soirée d'ouverture éclatante de virtuosité!

MERCREDI 29 JUIN 27 \$

Toronto Consort
Le Consort Les Voix Humaines
Les Sonores
Le Théâtre Lavallière et Jabot
Chanteurs, danseurs, musiciens, comédiens vous convient à une fête populaire de la renaissance italienne!

VENDREDI 1^{ER} JUILLET 29 \$

Mathieu Dufour, flûte
Denise Pépin, piano
Octuor à vent du Domaine Forget
La sonorité lumineuse des instruments à vent!

SAMEDI 2 JUILLET 30 \$

Jean-Philippe Collard, piano
Un grand maître du piano!

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Tous les dimanches de 11h00 à 14h00
19 juin - François Simard, guitare et
26 juin - Çavana, musique vénézuélienne

PRIX: adultes: 28,50 \$
enfants de 6 à 12 ans: 13,75 \$
enfants de moins de 6 ans: GRATUIT
Les taxes et le service sont inclus.

(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)

Programmation complète: www.domaineforget.com

Québec

Patrimoine Canada

Charlevix

15 ANS DE DIVERSITÉ CULTURELLE

21 juin

Jour national des peuples autochtones

PRÉSENCE AUTOCHTONE

MONTREAL DU 13 AU 22 JUIN 2005

514.571.4444 nativelynx.qc.ca

Canada

Montréal

Québec



HÔTEL RWANDA de Terry George
Afrique du Sud-G.-Br. Italie, 2004, 122 min. (G)
Lundi 20 juin 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Vivant, jeune et fou



Godard a réalisé *Masculin f eminin* en 1965. Cette version restaurée nous offre des images en noir et blanc restituées parfaitement, la musique y -y  b b te, les cam eos de Brigitte Bardot (notre photo) et Françoise Hardy, ic ones du temps.

MASCULIN F EMININ

De Jean-Luc Godard. Avec Jean-Pierre L aud, Chantal Goya, Marlène Jobert, Michel Debord. France-Suède, 1965. Image: Willy Kurant, Chansons: Jean-Jacques Debout. En français avec sous-titres anglais au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY

Seconde naissance pour des films ayant franchi l'épreuve du temps mais souvent cantonnés à une cinéphilie de référence, la restauration de classiques du cinéma est toujours un heureux  v nement.

Godard a réalisé *Masculin f eminin* en 1965, un an après *Bande à part* et dans cette même lign e gracieuse et jeune. Voici les images en noir et blanc restituées parfaitement, la musique y -y  b b te, les cam eos de Brigitte Bardot et Françoise Hardy, ic ones du temps.

Masculin f eminin pose un regard de sociologue sur une génération qui s'affranchit du passé tout en demeurant chargée de romanesque. Chronique amoureuse et portrait de baby-boomers français propulsés dans l'espace, l'heure où tout est possible ressuscite à travers ce film délicieux.

Le profil de Jean-Pierre L aud est encore nourri par les œuvres de Truffaut, mais presque déjà happé par son personnage de *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache. Mai 68 approche et le révolutionnaire de pacotille que campe le jeune acteur dans *Masculin f -*

minin annonce des lendemains plus farouchement politiques.

Ces personnages encore vides se questionnent. Le couple que forme Jean-Pierre L aud avec une jeune chanteuse pop à la voix fluette (Chantal Goya) ne repose sur rien de sérieux. Elle est d'une joliesse sans caractère, chante des inepties. La relation la plus intense de la jeune fille est avec sa meilleure copine (Marlène Jobert), confidente et amie. *Idem* pour le couple de garçons joués par Jean-Pierre L aud et Michel Debord, plus naturels entre eux que devant ces dames.

Godard excelle à montrer la candeur de cette jeunesse des années 60 qui croit en elle et en l'avenir. Une danse, une interview avec Miss 19 ans, une course folle, un enregistrement en studio révèlent les aspirations de ces personnages, mais aussi leur énergie gratuite déployée parfois sans but.

C'est charmant, vivant, jeune et fou, comme cette caméra de poésie collée à la liberté du propos. Avec ses plans-séquences, le kaléidoscope de ses râpées, Godard fut au sommet de lui-même au cours de cette folle décennie où il sécrétait et buvait le suc de la Nouvelle Vague. Avec lui et ses frères, le cinéma se révélait alors en parfaite concordance avec son temps et constituait le meilleur véhicule pour en témoigner.

Le film n'a pas vieill , tandis que l'insouciance de l'époque s'envoie en fumée. *Masculin f eminin* se déguste comme un vin nouveau.

Le Devoir

Le luxe de l'anonymat

LE PRIX DU DÉSIR

Réalisation: Roberto Ando. Scénario: Roberto Ando et Savatore Marcarelli. Avec Daniel Auteuil, Greta Scacchi, Anna Mougladis. Image: Maurizio Calvesi. Montage: Claudio Di Mauro. Musique: Ludovico Einaudi. France-Italie-Suisse, 2004, 105 min.

ANDRÉ LAVOIE

Devant *Le Prix du désir*, on pourrait craindre que la décoration d'un chic ostentatoire, les vêtements griff s, les paysages à couper le souffle, et surtout un érotisme glacé constituent la finalité du film. Et lorsque l'on évoque «l'élégance» de la mise en scène, l'envie nous t naitillerait de la réduire ici à la somme de ses charnants bibelots.

Le cinéaste italien Roberto Ando, visiblement un homme de goût, ne s'est pas laissé étouffer par ces artifices, fort attrayants par ailleurs, nous mystifiant sur la tournure des  v nements qui vont faire basculer la vie d'un écrivain à succès de l'anonymat confortable (  la Réjean Ducharme)   une lumière crue. Et comme un lourd secret en cache souvent un autre, les enjeux de cette intrigue à saveur littéraire, mais aussi sentimentale et familiale, en viennent à créer une atmosphère sulfureuse, chargée de lourds silences coupables, et d'identités camouflées. Laissons toutefois Hitchcock de côté; cette matière irait comme un gant à son plus célèbre émule, Brian de Palma, expert en voyeurisme à saveur sexuelle et maître des intrigues tarabiscotées un brin racoleuses.

Pourtant, l'écrivain Daniel Boltanski (Daniel Auteuil, d'une intensité à faire oublier un ratage récent, *Après vous*) n'utilise pas sa notoriété pour faire craquer les filles, publiant des romans sous le nom de Serge Novak (sans doute un clin d' il à Kim, la vedette de *Vertigo*); depuis 20 ans, ils font sa fortune, et leur succès alimente toutes les rumeurs. Sur le bateau en direction de Capri afin d'assis-

ter au mariage du fils de sa compagne Nicoletta (Greta Scacchi, superbe comme toujours), il croise Mila (Anna Mougladis, en obscur objet du désir); leur aventure torride, il la croit sans lendemain, jusqu'au moment où il découvre qu'elle sera sa belle-fille... Une fois le malaise (légèrement) dissipé, ils poursuivent leurs escapades, interrompues par un chantage compromettant son union avec Nicoletta et son lucratif anonymat. C'est alors que l'on perçoit que cette invisibilité n'est pas motivée par un besoin d'intimité mais s'avère essentielle pour dissimuler des erreurs de jeunesse, enfouies à Cracovie et que son bourreau voudrait d t rer. A moins de lui remettre une importante somme d'argent.

Le typique drame bourgeois du mari infidèle — l'angle inusité se révélant dans le choix de la ma trese — et de la femme outragée: voil  où semble s'enliser *Le Prix du désir*. Et pourtant, les menaces proférées contre l'écrivain donnent alors au film une dimension surprenante, plus près des petits polars vicieux de Claude Chabrol que des errances en complets Armani d'un Antonioni. Elles suscitent d'ailleurs autant d'interrogations sur l'intégrité de Boltanski-Novak que sur le rôle de l'écrivain en général: pilleur, voleur d' me, observateur intéressé (la première scène du film, dans une splendide bibliothèque, est exemplaire à cet égard) ou exhibitionniste se cachant par défaut, ou par lâcheté, derrière ses héros, la question est posée.

Et plusieurs autres ne manqueront pas de nous tarauder, même si le film s'emp tre parfois dans l'accumulation (abusives) de révélations fracassantes, culminant dans une ambiance de tragédie grecque. Ce sont des avenues, risqu es, où s'engage Roberto Ando: nous sommes raviss s de délaisser le rayon des produits de luxe pour le suivre ailleurs, jusqu'en Pologne, afin que la vérité, impitoyable, finisse par triompher.

Collaborateur du Devoir



Daniel Auteuil et Anna Mougladis, dans *Le Prix du désir*.

SOURCE K-FILMS AMÉRIQUE

Satire inégale et inoffensive

IDOLE INSTANTANÉE

D'Yves Desgagnés. Avec Claudine Mercier, Muriel Dutil, Louise Turcot, Maxime Denomm e, Pierre Curzi, Martine Francke. Scénario: Emile Gaudreault, Martin Forget, Benoît Pelletier, Daniel Thibault. Image: Éric Cayla. Montage: Yvan Thibaudeau. Musique: Catherine Gadouas. Québec, 2005, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

La comédie québécoise manque souvent d'esprit et de portée. Une nouvelle preuve est faite avec *Idole instantanée*, une satire inégale et inoffensive réalisée par le comédien et metteur en scène de théâtre Yves Desgagnés. Cela dit, dans le registre, on a tellement vu pire (rappellez-vous *Les Dangereux*) que le rire instantané que le film de Desgagnés provoque tient en grande partie du soulagement. Et   Claudine Mercier, désopilante dans les r les de quatre finalistes d'un concours de variétés, à vingt-quatre heures du verdict final déterminé en direct par les suffrages des téléspectateurs.

Mélange d'*Absolutely Fabulous* (pour les tons criards), de *The Truman Show* (pour le mirage du bonheur préfabriqué) et de *Louis 19* (pour les discours anti-Big Brother, celui-là avant l'heure), *Idole instantanée* prétend faire le procès des émissions de téléréalité du genre *American Idol* ou *Star Académie*. Produit d'un scénario complaisant et d'une mise en scène tape-à l' cil (le second degré auquel Desgagnés aspire est inopérant), le film vise en premier lieu ceux qui les font, à la solde de machiav liques empires-médias, et ceux qui les regardent, soi-disant sous l'emprise desdits empires.

D'ailleurs, dans le dossier de presse, le coscénariste Emile Gaudreault prétend déresponsabiliser les admirateurs du spectacle t l r aliste. Or le film leur accorde bien peu de circonstances atténuantes et les représente comme des abrutis ind crottables. Ce qui nous amène à nous demander à qui s'adresse cette comédie. Aux accros du vedettariat, qui pourraient éventuellement interpréter le film comme une insulte? Aux spectateurs exigeants, app t s par une satire grinçante sur un phénomène de société inquiétant? L'ennui, avec *Idole instantanée*, c'est qu'il met en joue tous les acteurs du malaise t l r aliste et ne tire finalement sur personne. Reste le spectacle, les farces, le rire, qui pourraient faire l'unanimité si les premiers ne relèvent pas l'injure



L'ennui, avec *Idole instantanée*, c'est qu'il met en joue tous les acteurs du malaise t l r aliste et ne tire finalement sur personne.

SOURCE ALLIANCE

et si les seconds n'espèrent rien de plus qu'un bon show.

Et le show, c'est Claudine Mercier qui le donne. Inconnue au bataillon dans le monde du cinéma, l'humoriste fait surgir de derrière la façade de personnages très caricaturaux une sensibilité et une humanité étonnantes. A l'inverse, des acteurs plus aguerris, tels Louise Turcot en maman étouffante, Diane Lavallée en t l phage abrutie, Pierre Curzi en papa muet, Muriel Dutil en m repoule, Maxime Denomm e en animateur survolt , Jean Leclerc en designer concupiscent, s'acquittent avec un bonheur évident de r les de faire-valoir, dépourvus d'une véritable dimension psychologique.

Et c'est pas fini...   l'étage en dessous, Desgagnés (et sa productrice Denise Robert, l'empreinte est trop fraîche)   distribué toute la galerie des troisièmes r les à des comédiens chevronnés (Béatrice Picard, Luc Senay, Marcel Sabourin, Pierrette Robitaille), venus «puncher» pour la cause. Quelle tristesse, par ailleurs, de voir une actrice de la qualité de Catherine Trudeau camper une régisseuse exaspérée ou la formidable Julie Vincent réduite à faire de la figuration. Et que dire de la participation compromettante de journalistes de Radio-Canada, Pascale Nadeau en tête? En mettant leur réputation

au service d'un spectacle dans lequel ils dénoncent leur propre aveuglement, ils sont tombés dans un piège à cons duquel aucune ironie ou troisième degré ne pouvaient les sauver.

Enfin, quelle sottise que ce «cam o» de Guy A. Lepage et Sylvie Léonard en pseudo-intellos incapables de reconnaître leur fascination pour la téléréalité. Desgagnés et son équipe de scénaristes

(sensibles à l'idée de reproduire tout le spectre de la représentation) ont projet  dans ce duo toutes les personnes indifférentes au phénomène de la téléréalité. Encore heureux qu'au-delà du discours maladroit et balbutié, ces dernières risquent de trouver cette comédie fort drôle. Si d'aventure elles s'y abonnent.

Collaborateur du Devoir

★ CINÉMA ★

SEMAINE DU 18 AU 24 JUIN 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★ 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

Cinéma

CINÉMA

La musique du succès

Le climat d'incertitude entourant les festivals de cinéma montréalais est si singulier que la présence en ville cette semaine de quatre représentants du Festival international du film de Toronto (FIFT) n'est pas passée inaperçue.



Martin Bilodeau

Trois programmeurs ont en effet débarqué mardi pour rencontrer producteurs et distributeurs, et bien entendu visionner leurs films. Je les ai d'abord salués mercredi midi, au Café Méliès d'Ex-Centris, où ils s'étaient attablés avec Johanne Sénécal, de TVA Films, juste avant d'aller voir C.R.A.Z.Y. — que TVA espère évidemment lancer mondialement à Toronto.

Joint le lendemain par téléphone, Steve Gravestock, programmeur au FIFT depuis sept ans ne pouvait me dire ce que lui-même et ses complices Liz Zach et Stacey Donen avaient pensé du film. Reste à savoir si, aux yeux d'un traqueur d'inédit, les chances du film de Jean-Marc Vallée seront compromises par le fait qu'il est déjà sorti sur nos écrans. Réponse: «A Toronto, on privilégie les premières mondiales parce que c'est un incitatif plus grand, pour toutes les parties concernées», avance-t-il prudemment. Cela dit, le festival, rappelle Gravestock, a déjà fait des exceptions, notamment pour *Les Invasions barbares*, qui ouvrait l'événement en 2003, et *Peau blanche*, de Daniel Roby, projeté l'an dernier et sur lequel Gravestock ne tarit pas d'éloges. «C'est plus facile de faire des exceptions quand il s'agit de très bons films», dit-il.

La guerre des festivals, ainsi que le positionnement du FIFT juste après celui de Toronto (à qui la primeur?), est également un sujet «no comment» dans la bouche de Steve Gravestock. «La situation est fluctuante ici, et si nous avons un niveau de confiance variable avec les producteurs et les distributeurs québécois, cette confiance est sacrée pour nous. C'est pourquoi je dois être plus prudent, dans mes propos, que je ne le serais en temps normal.»

Entre les films soumis, les autres réquisitionnés, la programmation québécoise au FIFT oscille généralement entre 10 et 15 longs métrages, sur une trentaine de films canadiens, tous horizons confondus. La programmation canadienne sera dévoilée début août, soit un mois avant le festival, qui aura lieu du 8 au 17 septembre.

Le jour où j'ai vu Gravestock et son équipe casser la croûte au Méliès, j'avais rendez-vous, dans ce même établissement, avec Andrea Grau, la directrice du bureau de presse de Toronto. Une coïncidence, me dit en riant celle qui est venue sonder le cœur des journalistes montréalais, un à un ou en groupe, afin de savoir quels sont leurs satisfactions et insatisfactions à l'égard du festival torontois. Et nous, un à un ou en groupe, de nous étonner de pareille démarche diplomatique en pleine purée de pois politico-festivalière, où on ne voit plus sa main devant ses yeux. Même Jacqueline Brodie, qui s'occupe de la presse francophone à Toronto, et qui prenait part à notre rencontre, semblait s'étonner de cette visite qui, si je me fie à son regard

brillant toujours très éloquent, frisait selon elle le faux pas.

Pour ma part, j'y voyais plutôt une attitude révélatrice du rapport, attentif et empreint de sollicitude, que le festival entretient depuis toujours avec les journalistes. «Sans la presse, il n'y aurait pas de Festival de Toronto», résume la très sympathique Andrea Grau au-dessus de son pavé de saumon grillé. Sa démarche discrète était sincère, ses questions pertinentes, et rien dans son attitude ne reflétait l'arrogance dont Serge Losique accuse Toronto de faire preuve depuis qu'il est devenu plus gros que son FFM. Autant dire un siècle.

Du reste, si on regarde le paysage mondial des festivals, Toronto n'a rien à gagner ni à perdre de la guerre intestinale qui déchire le paysage festivalier montréalais. Sa fonction, son positionnement et son rayonnement sur l'échiquier mondial sont si importants et précis qu'aucun événement, fût-il piloté par Spectra, ne peut plus vraiment lui damer le pion. Si bien que, dans le contexte, on se dit que Toronto pourrait très bien se passer de l'appui et de l'affection de la presse montréalaise. Mais l'amitié et la complicité qui lient l'événement de Piers Handling et Noah Cowan aux journalistes d'ailleurs montrent bien l'importance que ceux-ci accordent à la parole-média. Quand bien même ils n'en contrôlent ni le contenu ni le débit, cette parole, à leurs oreilles, sonne comme la musique du succès. Allez leur donner tort.

À la suite de ma chronique de la semaine dernière, qui portait sur l'application de la Loi du cinéma en matière de distribution, et plus précisément sur le cas du distributeur torontois Mongrel, Pierre Brousseau, de Films Séville, m'a contacté afin de démentir une de mes affirmations. Résumée en substance, celle-ci disait que, sans Mongrel, et Atopia pour le représenter au Québec, on ne pourrait pas voir ici des films comme *Locataires*, *La Fiancée syrienne*, *Exils*, etc.

Selon Pierre Brousseau, si la loi qui protège de la concurrence déloyale le marché québécois était observée jusque dans son esprit, nous finirions tôt ou tard par voir ces films d'auteurs étrangers distribués par des entreprises québécoises. À moins d'acheter sur scénario, les petits distributeurs québécois sont en effet contraints, s'ils veulent acquérir les droits d'une œuvre finalisée, d'attendre que leurs plus gros concurrents (américains), à qui on fait payer le gros prix, passent leur tour. «On les achèterait six mois plus tard pour un prix raisonnable, quand le vendeur, en désespoir de cause, les laisse aller», explique celui qui s'indigne du fait que, dans ce marché, «il y a un prix pour les gros et un prix pour les petits».

Collaborateur du Devoir

Un film-pari un brin hermétique

LES ÉTATS NORDIQUES

Écrit et réalisé par Denis Côté. Avec Christian Leblanc et les gens de Radisson. Image: Denis Laplante. Montage: Estfilmindustri et Rafaël Ouellet. Musique: Bohren & Der Club of Gore et Isis. Québec, 2005, 90 minutes. Au Cinéma Parallèle d'Ex-Centris jusqu'au 30 juin.

MARTIN BILODEAU

Adapte des lignes droites et des frontières franches, disciple de l'école de Budapest, Denis Côté, ex-critique de cinéma de l'hebdomadaire *Ici*, produit presque à compte d'auteur, depuis huit ans, une œuvre exigeante, voire intransigeante, sur les thèmes de l'errance et de l'incommunicabilité. *Les États nordiques*, son premier long métrage, marque son entrée dans la confrérie adulte des auteurs québécois.

Une entrée singulière, mais modeste, avec un film «né d'une étrange frustration», pour reprendre les mots de Côté, qui se dit désemparé devant l'état du cinéma québécois et la place restreinte réservée à ceux qui ont une parole à communiquer. Cette frustration, il l'a sublimée dans son personnage, Christian (Christian Leblanc, retenu), un homme peu loquace qui, après avoir précipité le trépas de sa mère mourante, prend la clé des champs direction Radisson, localité «au bout de la route» née sous l'impulsion du projet hydroélectrique de la Baie-James.

Sur place, ce «survenant» (qui n'a rien en commun avec l'autre) avance et hésite, fait un brin de conversation avec les gens (des vrais, pas des acteurs), qui lui parlent de la vie au nord du 53^e parallèle et lui inspirent peu à peu l'envie de s'y établir.

Comme Lucie Lambert dans *Le Père de Gracie*, qui plus tôt cette année nous faisait parcourir la Côte-Nord au bras d'une enfant errante, Denis Côté se sert de la fiction pour révéler le réel. Son personnage fictif éclaire ce monde lointain et inconnu, agit comme un substitut à l'écran du cinéaste lui-même. Lequel, dans chaque plan, assemble ces deux niveaux de récit selon un rituel inventé par les créateurs du cinéma direct.

Mais c'est davantage à *Yellowknife*, de Rodrigue Jean, qu'on pense en regardant *Les États nordiques*, ou encore à *L'invitation au voyage*, de Peter Del Monte. Des films de fiction qui ne revendiquent pas cette forme de narration hybride mais parlent d'absolu.



SOURCE MATHIEU DUMONT

Les États nordiques, premier long métrage de Denis Côté, marque son entrée dans la confrérie adulte des auteurs québécois.

lu, de fuite en avant et de fin du monde symbolisée par la route qui s'achève.

S'il impose dès le départ la règle du jeu (des rencontres au hasard), Côté se réserve le droit de l'enfreindre, notamment pour donner la parole aux élèves de l'école secondaire de Radisson, qu'il filme sur leurs bancs d'école. L'approche documentaire, qui n'a plus rien d'improvisée, devient frontale et Christian disparaît dans le hors-champ. Mais que fait-il dans ce lieu si peu naturel pour un Montréalais errant? De quelle mission se sent-il investi, sinon de

celle du cinéaste désireux de savoir comment on grandit à Radisson, et celui-ci de compenser par le documentaire traditionnel ce que son projet hybride ne peut accomplir par lui-même?

La question reste sans réponse et, de toute évidence, de peu d'importance aux yeux du cinéaste. La force du film est ailleurs. Notamment dans cet horizon, rare au cinéma, où devant la lentille du directeur-photo, Denis Laplante, la taiga et le ciel bas semblent se livrer un duel de chaque instant. Dans la simplicité de ces images, dans cette absence apparente d'intervention

sur le paysage, *Les États nordiques* atteint ses plus hauts sommets.

Difficile, du reste, de ne pas lire entre les lignes de ces «États nordiques» une opiniâtreté et un désir de se singulariser souvent plus forts que le film lui-même. Côté possède des qualités indéniables, parmi lesquelles un sens du rythme, de l'ellipse et de l'image, une curiosité de cinéophile et une intuition de cinéaste. Il reste que, comme tous les films-paris, celui-ci peut sembler un brin hermétique ou inhospitalier.

Collaborateur du Devoir

nubilproductions présente

Les états nordiques

un film de Denis Côté

avec Christian LeBlanc et les gens de la localité de Radisson

'Aussi détonnant que magnifique - un objet unique, habité de motifs sacrés, parsemé d'humour, générateur de poésie' - Le Soleil

'Une œuvre sombre et intéressante - un monde à la frontière de tous les gouffres et de tous les genres' - Le Devoir

à l'affiche du 17 au 30 juin, à 15h¹⁵ et 19h¹⁵

EX-CENTRIS 838, boul. Saint-Laurent, 831
Bibliothèque (514) 847-2200

CINÉMA PARALLÈLE

«... LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS LONGTEMPS !» - Martin Bilodeau, Le Devoir

«RENVERSANT... TOUT SIMPLEMENT LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DEPUIS DES ANNÉES.» - Brendan Kelly, The Gazette

«FOLLEMENT BON !» - Marie-André Lussier, La Presse

«C.R.A.Z.Y. constitue la belle surprise du cinéma québécois de cette année.» - Michel Côté, Radio-Canada

«... LA COMÉDIE FRANÇAISE DE L'ANNÉE.»

«... brillant, subtil et bien écrit, ne souffre d'aucun temps mort.»

Daniel AUTEUIL José GARCIA Sandrine KIBERLAIN

APRÈS VOUS...

de la Porte SALVADORI

Marilyne CANTO de Michèle MORETTI avec... et Georges DAMEL

13 ANS+ À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

EMILIA FOX MAIN GLEN CRAIG FERGUSON ET JANE ALEXANDER

L'Âme en jeu

UN FILM DE ROBERTO FAENZA

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

VERSION ORIGINALE ANGLAISE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

PARISIEN LE FORUM 22

12h35 - 14h40 - 16h55 - 19h30 - 21h40 14h25 - 17h00 - 19h20 - 21h40

VOUS AVEZ AIMÉ LE PEUPLE MIGRATEUR, VOUS TOMBEREZ SOUS LE CHARME DE

LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR

Un film de LUC JACQUET

LA NATURE A INVENTÉ LA PLUS BELLE DES HISTOIRES

«... Le petit bijou !» - Michel Perron, Le Journal de Montréal

«Un conte touchant magnifiquement mis en images.» - Marie-André Lussier, La Presse

«... le film est remarquable...» - Brendan Kelly, The Gazette

«... à voir sans fautes !» - Claude Deshaies, Le Téléjournal Montréal

«Une splendeur enfante pour les grands et les tout petits.» - Johanne Drapeau, Ciel Une semaine le matin

«C'est vraiment un beau film !» - Marie-Christine Trépanier, Écranlibre

www.christalfilms.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

PARISIEN LE FORUM 22

EX-CENTRIS CINÉMA BRADSHAW

CARR. ANTOURNON LANGELIER 6 JACQUES CARTIER 14

ST-BASILE-LE-GRAND BOUCHERVILLE ST-HYACINTHE GATINEAU

TRIOIS-RIVIÈRES 6 PLAZA REPERTORY SHERBROOKE

STE-ADELE VICTORIAVILLE

John Griffin, The Gazette

«... à voir sans fautes !» - Claude Deshaies, Le Téléjournal Montréal

«Une splendeur enfante pour les grands et les tout petits.» - Johanne Drapeau, Ciel Une semaine le matin

«C'est vraiment un beau film !» - Marie-Christine Trépanier, Écranlibre

www.crashfilm.com

crash

de Paul HOGAN

santra bullock son cheadle matt dillon jennifer esposito bryanston hayler terrence howard cindy ludwicks bridges thames merritt ryan philippe michèle yate michael yorra

13 ANS+ PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

PARISIEN LE FORUM 22

EX-CENTRIS CINÉMA BRADSHAW

PLAZA REPERTORY SHERBROOKE

STE-ADELE VICTORIAVILLE